
LODOIK;
OU,
LEÇONS DE MORALE
POUR
L'INSTRUCTION ET L'AMUSEMENT
DE LA
JEUNESSE.
VOI. IV.

VOL. IV.

A

LODOIK;
OU,
LEÇONS DE MORALE
POUR
L'INSTRUCTION ET L'AMUSEMENT
DE LA
JEUNESSE.

" Il sentoit comme un Homme, il pensoit comme un Sage."

EN SIX VOLUMES.

VOL. IV.

Londres:

IMPRIMÉ POUR LE COMPTE DE L'AUTEUR,
No. 241, OXFORD STREET;

Et se Vend chez J. BELL, No. 148, Oxford Street,
opposite Bond Street; R. EDWARDS, No. 142, New
Bond Street; CADELL and DAVIES, Strand;

C. LAW, No. 14, Ave-Maria Lane;

and at PEACOCK's Juvenile

Library, No. 259,

Oxford Street.

1795.

Price of Subscription, for the Six Volumes, Fifteen
Shillings.



46

8

14

87

D
de
d'o
lui
me
att
vir
l'ex
en
fan
con

SUITE DES OBSERVATIONS

S U R

L'ÉDUCATION.

DEJA la sensibilité de mon enfant est devenue active ; il ne se contente plus d'obéir passivement aux impressions qui lui sont communiquées, mais il commence à remonter à leurs causes & à attribuer à chacun des objets qui l'environnent une action sur son sentiment : l'expérience lui apprend bientôt qu'il en est qui sont pour lui source de jouissance, d'autres, au contraire, qui ne lui communiquent que la douleur & la

A 3 peine.

peine. Le premier fruit de ses réflexions fera donc de fuire les unes & de rechercher les autres par tous les moyens en son pouvoir.

La peine & le plaisir, voila les deux instituteurs auxquels doit être confié l'enfant qui a atteint cette seconde époque de la vie ; c'est à eux seuls que mon pupile aura à faire, car pour moi, je ne serai plus que son compagnon, & mes leçons ne seront tout au plus que les conseils d'un ami.

Avant d'aller plus avant, je dois faire observer que si la première partie de l'éducation a été sagement dirigée, & heureusement terminée la sensibilité de l'enfant ne tiendra en rien de la *susceptibilité*, ce produit composé de la vanité & de l'amour propre, qui se déguisant sous les apparences & le nom de *sensibilité*, est si souvent pris pour elle.

Il fera donc de la plus grande importance de ne présenter à l'intérêt de l'enfant qui parcourt cette seconde période

de

de la vie, que des objets capables de produire sur son sentiment des impressions simples & distinctes, soit en bien, soit en mal ; car alors la sensibilité (qui n'est autre chose que l'expression des loix de son être) venant à être actionnée par les unes d'une manière douloureuse, il les fuira, comme on voit l'animal s'éloigner par instinct de la main qui l'a blessé ; tandis que les autres augmentant la somme de ses jouissances, il les sollicitera de toutes ses forces, en vertu de cette loi innée dans tous les êtres, qui nécessite chacun d'eux à chercher par tous les moyens possibles à se rendre le plus heureux qu'il peut.

Rien ne fera par conséquent plus dangereux que d'offrir à l'enfant ces notions confuses, ces mixtures de bon & de mauvais, alimens inventés par les corruptus & préparés pour eux ; poison d'autant plus à redouter que se présentant sous les apparences d'une nourriture saine & bienfaisante, il mine &

détruit à la fin la meilleure constitution, avant même qu'on ait songé à soupçonner le danger.

Je me garderai donc bien d'entretenir mon jeune élève de sentimens romanesques, d'aventures exagérées ; & quelque moral que soit le titre de la piece qu'on joue, je ne le mènerai point au spectacle, car le poison le plus funeste pour lui sera celui qui étant le plus déguisé, donnera le plus facilement le change à son sentiment. Quelque paradoxe que puisse paroître mon opinion, je déclare que si je suis forcé de le conduire au théâtre, je donnerai la préférence à la piece la plus ouvertement immorale, à celle, dis-je, où le vice se montre avec plus d'éclat, & triomphe plus ouvertement.

Voulez-vous m'en croire ? présentez à l'intérêt de l'enfant qui vous est confié, les objets simples de la nature. Parmi les différentes occupations auxquelles vous l'appliquerez, il n'en est point

point à mon avis de plus recommandables, que celle de la botanique: je n'entens point cette science froide & décharnée, cette nomenclature stérile, qui ne parle pas plus à l'esprit qu'au cœur, & qui se réduit à apprendre à renger en ordre des milliers de squelettes; mais bien cette observation suivie & attentive des nombreux phénomènes que présente le regne végétal, soit dans les différens individus qui le composent, soit dans les loix générales qui le gouvernent. Mais sur toutes choses, quelque soit la branche d'étude que vous poursuiviez, que le but moral ne soit jamais oublié: en un mot que dans toutes ses recherches, & à chaque pas qu'il fait, la nature entière, & chacun des êtres quelle renferme, soient pour votre enfant une voix vivante qui lui crie sans cesse & de partout: *ce qui est bien & droit est le chemin exclusif qui conduit au bonheur.*

J'ai taché de donner dans le cours de mon ouvrage une idée de la maniere dont ce genre d'étude pourroit être conduit & appliqué, celui de tous le plus propre à présenter à la jeunesse des objets purs & simples d'intérêt, le plus propre, dis-je, à éclairer son esprit sans le gater, à exercer ses facultés sans les corrompre.

L'étude de la nature a encore un avantage qui, selon moi, est de la plus grande importance ; c'est que présentant, à mesure qu'on avance, un champ plus vaste à l'observation, loin de créer la suffisance & l'amour propre, nous découvrons, au contraire à chaque pas, que nous ne savons à peu près rien, en comparaison de la carrière qu'il nous reste à parcourir.

Quel vaste champ d'intérêt ne se développera pas devant le jeune homme qui s'est accoutumé à considérer la nature sous ce point de vue ! Toutes les richesses

richesses dont il pourroit hériter de ses peres ne vaudront jamais le trésor qu'il a amassé ; car tendis que l'homme riche périra d'ennui au milieu de la satiété des dissipations folles qui l'entourent, & des quelles il sollicite en vain le bonheur, celui-ci verra, au contraire, chaque moment augmenter la somme de ses jouissances & lui créer de nouveaux plaisirs. Comment, en effet, pourroit il être malheureux, lorsque le rayon même qui entre dans sa chambre, le nuage qui le dérobe un instant après, lorsque, dis-je, chaque plante, chaque arbre, la nature enfin dans son entier & dans tous ses détails, parle sans cesse à son cœur & à son esprit un langage qui ne laisse, ni à l'un, ni à l'autre, un seul moment de vuide.

Oh ! heureux jeune homme ! jusqu'à présent, il est vrai l'on vous a jugé ignorant, parceque vous n'avez rien appris par cœur, l'on vous a traité de stupide, parceque vous ne connoissez

pas l'art d'attirer l'admiration de gens
 aussi frivoles que les éloges qu'ils pro-
 digent, & que vous préférez les champs
 & les bois, aux plus beaux fallons
 Mais attendez encore un moment, &
 votre tour arrivera : bientôt l'on verra
 ces lueurs tant admirées s'évanouir, ne
 laissant après elles qu'une odeur fétide,
 tandis que l'homme sensible viendra re-
 spirer à son aise auprès de vous & le
 sage se réjouir à la lumière de votre
 raison forte & éclairée.

LODOIK.

L O D O I K.

LE bon fermier recommanda à ses jeunes amis de redoubler le pas, leur faisant observer que le nuage noir qu'ils avoient vu derriere le sommet des Alpes, du côté du midi annonçoit l'approche d'un violent orage.

Ce calme trompeur, ce silence qui présage les orages regnoit dans toute la nature ; les feuilles des arbres n'étoient agitées par aucun zéphir, on eût dit que chaque créature avoit suspendu sa respiration dans une craintive attente. Tout à coup il s'élève des montagnes un bruit sourd, qui se prolonge & se répand dans la plaine ; les habitans de
l'air

l'air descendent dans les vallées pour y chercher un abri ; ce mouvement annonça que l'orage étoit décidé ; il fut suivi par les cris lugubres du hibou & les hurlemens des animaux sauvages qui habitent les montagnes ; les corbeaux précipitoient leur fuite dans les bois & les troupeaux s'assembloient en groupes sous les arbres. Les nuages noirs qui s'avançoient peu-à-peu s'étoient emparés de tout l'horison, des vapeurs élevées de la terre donnoient au Ciel une teinte sombre & rougeâtre. Madame Rosa s'arrêta pour admirer la marche imposante de l'orage que s'avançoit —

“ Maman,” dit Victor, “ est-il prudent de nous exposer sans nécessité à un danger réel qui nous menace ? — Je vous remercie, mon enfant, de votre avis,” répondit Madame Rose ; “ j'aime les conseils qui sortent de votre bouche, je ne crois pas que vous foyez trop jeune pour en donner d'utiles ; ni moi trop vieille pour en profiter ; hâtons-nous donc

donc d'arriver à notre habitation." A peine font-ils à la porte de la maison que le vent devenu plus violent souleve & emporte en tourbillon la poussière & les feuilles tombées des arbres; déjà l'éclair sillonne la nue; & les éclats du tonnerre, répétés par les échos des montagnes se prolongent en longs mugissements: la tempête s'avance avec rapidité; les éclairs deviennent plus fréquents & plus vifs, les coups redoublés de la foudre semblent ébranler le ciel & la terre, un déluge de grêle & de pluie inonde la plaine; & l'on entend tout à coup le bruit terrible d'une évalanche de cette neige glacée des Alpes qui détachée de leur sommet tombe de précipice en précipice; acquiesce dans sa chute de nouvelles forces, & renverse, & écrase sous sa masse tout ce qui s'oppose à son passage, arbres, animaux, habitations des hommes.

Madame Rosa & ses enfans qui n'avoient pas encore vu d'orage en Suisse,

Suisse, n'étoient pas préparés pour une scène si imposante, ils étoient immobiles d'étonnement & de crainte. Le respectable fermier avec une contenance calme & sereine ressembloit à un vieux soldat qui demeure ferme & tranquille au milieu de la bataille, & Lodoïk élevoit vers le ciel des regards où brilloit sa confiance dans le maître du monde. "Voilà des fons," s'écria-t-il, "qui annoncent un pouvoir supérieur, qui élèvent les pensées du juste, qui épouvantent & abattent les cœurs coupables."

L'orage commençoit à s'abaisser, les nuages laissoient entrevoir par intervalles l'azur du ciel, un doux zéphyr rafraichissoit la vallée, & le soleil couchant doroit de ses rayons le sommet des montagnes. "Regardez," dit Lodoïk, "du côté de l'Orient, ce bel arc-en-ciel qui vient nous assurer que l'orage est passé; quelle harmonie dans ses couleurs, le rouge foncé qui s'adoucit

cit dans ses bords & y devient insensiblement violet, contraste avec les rayons jaunes qui revêtent la plaine. Les oiseaux arrangent leurs ailes de leur bec & melent leurs chans aux bêlemens des troupeaux en signe de la joie générale que l'éloignement du danger leur inspire."

Se tournant alors vers Victor & Amédée ; " Hé bien, mes petits amis," leur dit-il, " avez-vous déposé vos craintes ? j'aime à croire qu'à l'avenir vous aurez plus de confiance en cet Etre qui jette toujours des regards de bonté sur l'innocence ; je me rappelle à cet égard une fable que j'ai lue dans mon enfance, qui ne s'est jamais effacée de ma mémoire, écoutez.

" Un hermite, dont la cellule étoit située sur le sommet d'une haute montagne, s'affit devant sa porte vers la fin d'une journée pour contempler la nature. Il voyoit les forets revêtues de la plus belle verdure, les buissons couronnés de fleurs ; les oiseaux chantoient
sur

sur les branches des arbres, les agneaux
 bondissoient dans les prairies, le païsant,
 marchant à côté de son chariot, sifflait
 gaîment quelque rustique chanson ; tan-
 dis que les vaisseaux, richement chargés,
 rentroient heureusement dans le port.
 Tout-à-coup il s'élève une violente
 tempête. Une forêt de chênes est dé-
 racinée & abattue sur la terre, un dé-
 luge de grêle & de pluie se précipite
 du ciel ; les éclairs & la foudre arri-
 vent avec toutes leurs horreurs. Le
 bruit affreux des vagues étouffe les
 cris des malheureux mariniers. Cette
 terrible scène fut suivie par un tremble-
 ment de terre qui fit accourir à la cel-
 lule de l'hermite tous les villageois du
 voisinage, comme si sa sainteté eût du
 leur servir d'asyle. Il les reçut d'un
 air qui annonçoit la tranquillité de son
 ame, en leur adressant ces paroles :
 " Mes amis ne soyez pas épouvantés.
 Cette scène eût été aussi terrible pour
 moi que pour vous : mais les recherches
 fréquentes

fréquentes que j'ai faites, dans mes méditations, sur les voies de la Providence m'ont pleinement persuadé, que la bonté de Dieu est égale à son pouvoir."

"En vérité," dit Amédée, "je ne dois par justifier mes craintes, car je sens qu'il y avoit en elles de l'ingratitude; mais je n'avois jamais entendu des sons si terribles; je crois réellement que quelques unes de ces montagnes se sont écroulées. — Quand j'ai vu," dit Victor, "les pins déracinés & précipités de ces rocs, j'ai tremblé pour notre cher chataignier. — Tranquilisez-vous, mes enfans," répondit Lodoïk, "le grand fracas que vous avez entendu n'étoit autre chose qu'une évalanche & j'ose vous assurer que notre vieil ami qui nous reçoit sous son feuillage a heureusement échappé aux coups de la tempête. Quelque terrible & imposant que soit ce sublime langage de la nature, ses effets sont rarement aussi désastreux que se les représente notre imagination effrayée.

effrayée. Demain, quand vous sortirez, observez la nature, vous la verrez riante & rajeunie par de nouveaux charmes, les prairies seront plus vertes, le feuillage des arbres plus touffus, les fleurs déploieront des couleurs plus riches, & répandront de plus doux parfums ; un air frais, une vie & une gaieté nouvelles seront répandues sur toute la création. Serons-nous les seuls Êtres de l'Univers pour qui cette voix majestueuse & vivifiante ne sera qu'un son de terreur ; & quand toute la nature est animée par cette expression puissante de la présence de son auteur qui partout inspire l'adoration & la joie, l'homme ingrat sera-t-il le seul qui manquera de confiance & de courage ; se laissera-t-il surmonter par de vains sentimens de crainte ? Non, mes enfans, non, nous élèverons nos cœurs à la dignité de l'homme, ces sublimes accents réveilleront en nous les sentimens les plus sacrés, vivifieront notre existence morale,

&

& nous porteront à ajouter, par des actes de vertu & de bonté, au sourire universel de la nature."

" Je pense," dit le fermier, " que vous ferez demain dès l'aurore, sur le mont Etelle, pour assister au lever du soleil.—C'est en effet," répondit Lodoïk, " un spectacle que j'ai beaucoup de plaisir à contempler, & l'on est amplement dédommagé de la petite peine de se lever matin par l'air délicieux & frais qu'on respire, & pourquoi sacrifier à sa paresse la santé que l'air & l'exercice du matin procure?" En disant ces mots il se leve, salue Madame Rosa, embrasse les enfans & prend avec le fermier le chemin de sa maison.

" Quel pouvoir," dit Madame Rosa dès qu'il fut sorti, " la sagesse & la vertu donnent à un homme, sur le cœur des autres ! l'intéressante conversation de notre ami a répandu la gaieté sur tous nos sens ; il instruit avec tant de charmes que ma mémoire se plaît à retracer tout

ce qu'il a dit.—Vous venez justement d'exprimer, Maman," s'écria Victor, " ce que je voulois dire — & ce que je sens," ajouta Amédé, " excepté le regret que j'ai quand il nous quitte, mais, Maman, j'ai une petite demande à vous faire—quelle est-elle mon cher enfant— Vous nous avez promis depuis longtemps à mon frere & à moi une promenade sur les montagnes ; comme le fermier a dit que Lodoïk ne manquera pas d'être demain sur le mont Etelle pour voir lever le soleil, j'aimerois beaucoup être témoin de ce nouveau & intéressant spectacle, & joindre notre ami sur la montagne, car il fait découvrir mille beautés, dans les objets même les plus communs ; ses remarques augmenteroient notre plaisir.—De tout mon cœur," répondit la Maman, " votre demande est trop raisonnable pour être refusée, & j'aurai du plaisir à contribuer à votre amusement : que pensez-vous de l'idée de prendre notre déjeuner avec nous.—

Ah!"

Ah!" s'écrierent les enfans, " ce sera délicieux, & combien nous surprendrons Lodoïk lorsqu'il nous verra de si bonne heure sur la montagne!" Madame Rosa laissa nos jeunes gens babiller sur la partie projetée, & alla donner les ordres nécessaires pour le lendemain; retournant ensuite vers eux, " il faut, " leur dit-elle, " vous aller coucher une heure plutôt qu'à l'ordinaire, si vous êtes ré solus à mettre votre plan en exécution."

L'alouette n'est pas plus matinale que le furent Victor & Amédée; ils réveillèrent leur Maman; quelques instans suffirent pour leur toilette, & ils portent avec empressement pour la montagne. Le ciel étoit serein, l'aurore commençoit à poindre; Madame Rosa portoit avec transport ses regards sur la scène agréablement diversifiée qui s'offroit autour d'elle: " Avec quelle précision," dit-elle à ses enfans, " Lodoïk a décrit les plaisirs de notre promenade, cette
verdure

verdure si fraîche, ces prairies en fleurs, rappellent le jardin d'Eden, le calme qui regne dans toute la nature dispose l'ame aux plus délicieuses contemplations." Les enfans marchaient en silence dans la crainte de troubler la méditation de leur mere. Après un court intervalle, Amédée s'arrête tout-à-coup, & appelant son frere : " Viens voir," lui dit-il, " une plante qui dort ; ce convolvulus a fermé sa corolle, j'ai remarqué hier cette même fleur, elle étoit ouverte dans la forme d'une cloche, d'un beau blanc en dehors & en dedans nuancé de rose. — C'est certainement," répondit Victor, " pour préserver les semences, comme Lodoïk nous l'a dit l'autre jour."

Ils se détournèrent un peu de leur route pour admirer une belle cascade qui tomboit de la montagne & précipitoit de roc en roc ses eaux écumantes.

" Venez," dit Madame Rosa, " reprenons le sentier que nous avons quitté
car

car si nous nous arrêtons plus long-tems nous perdrons le spectacle dont nous nous sommes proposés de jouir ; & il ne faut pas, pour une légère satisfaction présente, s'exposer à perdre un grand plaisir que l'avenir nous offre."

Déjà la petite chapelle batie sur le mont Etelle se laisse appercevoir. — "Ce sont," dit Madame Rosa, "des ames reconnoissantes qui ont élevé cet édifice pour consacrer la mémoire d'un bon hermite qui vivoit autrefois dans cet endroit. Il étoit venu se retirer dans ce lieu sauvage & solitaire pour oublier des malheurs qu'il n'avoit pas mérités, & qu'il ne devoit qu'à l'injustice & à l'ingratitude des hommes. C'étoit, dit on, un homme d'une grande maison, & il avoit préféré le plaisir de consacrer sa vie à être utile à ses concitoyens & à sa patrie, à celui si goutté de courir & de poursuivre à tout prix la carrière de l'ambition & des richesses : mais il n'avoit eu pour récompense que

l'envie des uns, la haine des autres, & la calomnie n'avoit pas manqué de noircir ses meilleures actions. A la fin dégoutté des hommes & de la société, il s'étoit bâti une chaumière dans cet endroit; & là sa plus douce occupation étoit de causer avec les bergers des environs, pour leur apprendre à aimer leur condition & à l'apprécier, enfin il tâchoit de contribuer à en faire des hommes de bien, & des hommes heureux dans leur état. Sa réputation se répandit bientôt, & il devint l'objet de l'intérêt & de l'admiration de tous les environs. Il vécut dix ans dans cette retraite, partageant son tems entre la prière & les instructions qu'il donnoit journellement aux jeunes bergers qui avoient coutume de se rassembler chaque jour dans ce lieu à une certaine heure. Il fut trouvé mort dans sa chaumière un jour d'été; des voleurs croyant trouver beaucoup d'argent chez lui, à cause de la grande quantité de monde qui le visitoient,

visitoient, étoient venu pour le piller ; furieux de se voir trompés dans leur attente & de ne pouvoir satisfaire leur cupidité, dans leur rage ils avoient immolé cruellement ce digne hermite. Ce fut un deuil général dans tous les villages voisins, & il fut regretté & pleuré comme un pere & un ami."

Ils avoient gagné le sommet de la montagne, les enfans couroient en avant dans la joyeuse espérance de trouver Lodoïk, mais après d'inutiles recherches ils retournerent vers leur Maman qui s'étoit assise sur le seuil de la porte de la chapelle, ils se placerent de chaque côté d'elle & demeurèrent dans l'inquiete attente de leur ami. Il étoit alors dans le bois derriere la chapelle ; il avoit entendu le bruit de leurs pas, des sons articulés avoient frappé ses oreilles, mais supposant que c'étoit quelques passans matineux, il continuoit à cueillir des simples pour employer le tems qui restoit à s'écouler avant le

B 2

lever

lever du soleil. Il s'avançoit à pas lents vers sa place accoutumé, quand tout-à-coup, comme il faisoit le tour de la chapelle, il fut frappé d'étonnement à la vue de ses amis. "Voilà, en vérité, une agréable surprise," s'écria-t-il ! les petits cœurs de Victor & d'Amédée palpitoient de joie à son approche, ils courent l'embracer—"N'allez par imaginer," dit Madame Rosa en fouriant, "que nous sommes venus comme des espions; nous sommes venus ici dans un dessein il est vrai, mais c'est de jouir de votre conversation & de voir le lever du soleil.—Votre prévention en ma faveur a des droits à ma reconnoissance; mais vous serez bien recompensés de la peine que vous avez prise de venir ici, par la sublime scene qui s'approche." Alors s'asseyant lui-même, les enfans reprirent leurs places; "fixez vos yeux," leur dit-il, "vers le sommet de ces hautes montagnes qui se terminent en pointes de granit." Ils s'empresserent d'obeir

d'obeir & demeurèrent dans une tranquille attention.

L'horison étoit d'un blanc éclatant qui contraſtoit d'une maniere frappante avec la teinte obscure du promontoire qui s'avançoit dans le lac ; cette ſubſtance brillante ſe diſſipant bientôt, laſſa voir dans le ciel le plus pur azur ; du côté de l'occident les nuages qui ſ'afſoibliſſoient inſenſiblement étoient environnés d'une bordure d'or, & les fleuves de lumière qui ſe répandoient dans l'air animoient & faiſoient reſortir tous les objets d'alentour ; auſſitôt le ſoleil ſe leve dans toute ſa Majeſté, & au même inſtant les oiſeaux, en des tons variés, commencerent l'hymne de reconnoiſſance par laquelle ils célèbrent ſon retour. Les enfans ſont frappés d'un ſi beau ſpectacle : Lodoïk remarquant leur ſurpriſe ; “ mes amis,” leur dit-il, “ n'eſt-il pas vrai que c'eſt une choſe qui mérite d'être vue que le lever du ſoleil, & qu'on eſt bien dédommagé

de ce qu'on enleve à son sommeil pour pouvoir en être témoin ; & ne préférez-vous pas assister au lever du l'Astre du jour, jouir du plaisir de contempler la Majesté qu'il déploie en se montrant à la terre, & joindre votre hommage à celui de la création toute entiere qui se reveille & sourit en voyant reparoître son bienfaiteur ; que de recevoir ses reproches, lorsque vous trouvant endormis à son arrivée sur la terre, il semble vous dire, en frappant à votre fenêtre d'un de ses rayons argentés : *Quoi, paresseux, tu dors encore, & j'ai déjà parcouru une partie de ma carrière ; toute la nature s'est reveillée à mon approche pour bénir l'Etre souverain qui m'envoie vers elle, lui distribuer de sa part, la lumiere, la chaleur & la vie ; j'ai entendu les cris de reconnoissance des oiseaux des champs, j'ai vu les plantes-mêmes s'épanouir & témoigner leur joie ; & tu restes engourdi dans une stupide insensibilité.*

“ Oh !

“ Oh ! notre bon ami ,” s’écrierent Victor & Amédé , “ nous n’avions jamais réfléchi à ce que vous nous dites ; combien nous méritons les reproches de ce bel Astre ! ”

Pendant que Lodoïk & Madame Rosa remarquoient les points de vue qui s’offrent en grand nombre du sommet de la montagne, les enfans couroient de divers côtés aux environs de la chapelle dans le plaisir qu’ils éprouvoient de se sentir à une si grande élévation, tout ce qu’ils voyent autour d’eux les remplit d’une agréable surprise, l’inégalité du terrain sur lequel ils marchent, les rocs anguleux répandus cà & là, les uns couverts d’une mousse épaisse, les autres seulement noircis par le tems ; les forêts placées autour d’eux en amphithéâtre, les racines des arbres qui sortent au travers des fentes des rochers, les nombreuses cascades qui se précipitent avec bruit, & changent en tombant leurs eaux limpides en une écume

blanchissante ; l'air agreste du lieu, les chalets qu'ils remarquent à différentes hauteurs, les nombreux troupeaux dispersés sur les diverses collines dont la montagne est composée ; l'ensemble de ce spectacle si nouveau pour eux, élève dans ces jeunes âmes les premiers mouvements de ces douces sensations que font naître les beautés de la nature.

“ Que j'aimerois rester toujours ici ! ” dit Amédée à son frère, “ je l'aimerois autant que toi, ” dit Victor, “ si nous aillions le demander à notre Maman, elle préférera peut-être une de ces jolies petites habitations que je vois autour de nous, à notre grande maison de la plaine. ” Comme ils s'acheminent vers leur Maman, tout en regardant autour d'eux, ils remarquent dans le lointain les hautes Alpes, dont le soleil commençoit à éclairer le sommet couvert de neige. — “ Voilà, ” dit Victor, en les montrant à son frère, “ voilà des montagnes bien différentes de celle où nous sommes ;

fommes ; regarde, mon frere, elles sont toutes blanches, on n'y voit que de la neige ; combien il y doit faire froid ; on ne peut pas y aller faire des promenades ; ce seroit bien mieux si elles étoient agréables comme celle-ci.” Lodoïk avoit entendu ces derniers mots, car ils étoient arrivés tout près de lui : “ il paroît, mon cher Victor,” lui dit-il, “ que ces hautes montagnes de neige que vous voyez devant vous, ne sont pas autant de votre gout que celle sur laquelle vous êtes maintenant ; il est vrai qu’elles ne présentent pas un aspect riant, cependant quand on les considère de près on remarque des beautés que bien des hommes préfèrent à toutes les autres, & il est un grand nombre de personnes qui pour les visiter entreprennent de longs voyages ; mais ce qui fait surtout leur mérite, c’est leur grande utilité ; ces amas prodigieux de neige & de glace dont elles sont chargées servent à rafraichir les vents dans les cha-

blanchissante ; l'air agreste du lieu, les chalets qu'ils remarquent à différentes hauteurs, les nombreux troupeaux dispersés sur les diverses collines dont la montagne est composée ; l'ensemble de ce spectacle si nouveau pour eux, élève dans ces jeunes âmes les premiers mouvements de ces douces sensations que font naître les beautés de la nature.

“ Que j'aimerois rester toujours ici ! ” dit Amédée à son frère, “ je l'aimerois autant que toi, ” dit Victor, “ si nous aillions le demander à notre Maman, elle préférera peut-être une de ces jolies petites habitations que je vois autour de nous, à notre grande maison de la plaine. ” Comme ils s'acheminent vers leur Maman, tout en regardant autour d'eux, ils remarquent dans le lointain les hautes Alpes, dont le soleil commençoit à éclairer le sommet couvert de neige. — “ Voilà, ” dit Victor, en les montrant à son frère, “ voilà des montagnes bien différentes de celle où nous sommes ;

fommes ; regarde, mon frere, elles sont toutes blanches, on n'y voit que de la neige ; combien il y doit faire froid ; on ne peut pas y aller faire des promenades ; ce seroit bien mieux si elles étoient agréables comme celle-ci.” Lodoïk avoit entendu ces derniers mots, car ils étoient arrivés tout près de lui : “ il paroît, mon cher Victor,” lui dit-il, “ que ces hautes montagnes de neige que vous voyez devant vous, ne sont pas autant de votre gout que celle sur laquelle vous êtes maintenant ; il est vrai qu’elles ne présentent pas un aspect riant, cependant quand on les considère de près on remarque des beautés que bien des hommes préfèrent à toutes les autres, & il est un grand nombre de personnes qui pour les visiter, entreprennent de longs voyages ; mais ce qui fait surtout leur mérite, c’est leur grande utilité ; ces amas prodigieux de neige & de glace dont elles sont chargées servent à rafraichir les vents dans les cha-

leurs de l'été, & se fondant en partie lorsqu'elles sont réchauffées par le soleil, elles remplissent dans l'intérieur de la montagne de grands réservoirs d'eau qui servent à former les rivières qui sont tout à la fois si agréables & utiles, qui embellissent & fertilisent les pays par lesquels elles passent, qui transportent facilement & avec rapidité, sur des bateaux, les marchandises & les provisions dont une contrée a de trop, dans une autre contrée où elles sont nécessaires, qui fournissent une abondance d'eau si utile à la propreté & à la salubrité des villes qu'on a eu soin, autant qu'il a été possible, de bâtir sur leurs rives. Ces hautes montagnes de neige peuvent être comparées à un vieillard vénérable par ses cheveux blancs, sa bonté, & ses sages conseils, qui communique la prudence, & inspire la vertu à tous ceux qui l'approchent ; & la montagne sur laquelle vous êtes, à un homme, remarquable, il est vrai, par la fraîcheur

fraicheur de la jeunesse & sa grande beauté, mais qui ne possède rien, ou presque rien au delà. Lequel des deux vous paroît préférable? — Le vieillard vénérable,” s’écrierent-ils tous les deux, “à cause de sa bonté & de ses sages conseils. — Vous voyez donc, mes enfans, qu’il ne faut pas juger des choses sur les apparences qu’elles présentent au premier coup-d’œil, & que l’Etre le plus utile est quelquefois celui qui le paroît le moins.”

Victor & Amédé se pressent contre Lodoïk, & semblent solliciter quelque-entretien intéressant. Il devine leur désir & commence ainsi.

“ Je ne vois jamais le soleil se lever sans penser à un vieillard vénérable, vrai philosophe & vrai sage avec qui le hasard me fit faire connoissance un an avant mon départ pour l’Angleterre. Il étoit originairement François, mais il étoit né en Perse & y avoit passé la plus grande partie de sa vie. Des événe-

ments extraordinaires des quels il ne m'a jamais bien informé, l'avoient engagé à visiter l'Europe, & il parcouroit la Suisse lorsque je le rencontrai. Il me prit bientôt en amitié, & j'ai veçu avec lui pendant six semaines sans le quitter. Chaque jour nous avions ensemble les conversations les plus intéressantes; ses expressions, & son imagination Orientales ajoutaient encore un nouveau charme à tout ce qu'il disoit. Je ne puis vous dire, mes enfans, combien je lui étois attaché, & avec quel intérêt j'écoutois toutes ses instructions. Tantôt il cachoit les leçons de morale sous d'agréables allégories, & tantôt il me racontoit differens traits de sa vie, ou bien il m'entretenoit des coutumes, des mœurs & de la religion des Persans — tout ce qu'il m'a dit m'a fait une telle impression, que, quelque mauvaise que soit ma mémoire, je pourrois, je crois encore, répéter presque mot-à-mot tout ce qu'il m'a dit — Cela me feroit croire,

mes

mes enfans, que le cœur a sa mémoire aussi bien que la tête : celle-ci peut s'affoiblir, s'altérer par le temps, l'âge & les maladies ; mais ce que le cœur reçoit est ineffacable. — Il faut bien que cela soit ainsi," dit Victor, " car Maman dit que je n'ai point de tête & cependant je me rappelle chaque mot que vous nous avez dit — Maman," dit Armédé, " priez Lodoïk de nous raconter quelque chose de son ami le Persan — De tout mon cœur, mes chers enfans, c'est un si grand plaisir pour moi de m'entretenir avec vous !" Madame Rosa remercia Lodoïk de son affection pour ses enfans, & il poursuivit ainsi.

" Le nom du vénérable vieillard, dont je viens de vous parler, étoit Elifman, son visage avoit une caractère de bonté & de douceur qui frappoit, & ses yeux étoient pleins de feu & de vivacité, il avoit surtout, cet air d'indulgence que donne toujours une connoissance approfondie de la nature humaine, qui

qui dit au foible de ne pas se décourager & au sage de ne pas trop compter sur ses forces. Pendant tout le temps que nous avons passé ensemble, nous étions presque toujours levés avant le soleil.—“ Je n'adore pas,” me disoit-il, “ l'astre du jour, comme les habitans des contrées qui m'ont vu naître, mais j'aime à le contempler, surtout lorsqu'il reparoit sur l'horison, la beauté & la majesté de ce spectacle fait du bien à mon ame & me rapproche de l'Auteur de la nature.”

“ L'aurore nous surprenoit rarement dans les vallées, & nous nous pressions d'arriver sur le sommet de quelque haute montagne, pour nous trouver aux premières loges. C'est de lui que j'ai pris cette habitude de me réveiller avant le soleil, pour le saluer à son lever, autant que les circonstances me le permettent. Nous étions sortis un matin pour faire notre promenade accoutumée, le printems étoit dans toute sa beauté, la

terre

terre étoit vraiment parée, les gouttes de rosée brilloient comme des diamans sur le pourpre des roses sauvages, & les prairies étoient couvertes de toutes sortes de fleurs; après nous être promenés quelque temps, la chaleur du soleil nous obligea à chercher un abri sous un arbre touffu; nous nous assimes, un ruisseau couloit à nos pieds, & nous avions devant nous le sommet couvert de neige des hautes Alpes; livrés tous deux à une douce méditation, nous gardions le silence; Elisman le rompit tout-à-coup.—“ A mesure,” me dit-il, “ que le tems a fait passer devant mes yeux une plus longue suite d'événements, & depuis que mes cheveux sont devenus de la couleur des cygnes, j'ai pensé que le souverain arbitre de nos destinées, qui fit l'homme & la vertu, ne laissa jamais sans plaisir le cœur de l'homme de bien, ni une bonne action sans récompense : écoutez Lodoïk,” me dit-

dit-il, " fils d'Adam écoutez ce que je vais vous raconter :

" Dans une de ces vallées fertiles qui coupent la chaîne des montagnes d'Arabie, habitoit depuis long-temps un riche pasteur ; je l'ai connu. On le disoit heureux, & il étoit content. Un jour qu'il se promenoit au bord d'un torrent, dans une allée de palmiers qui portoient leur feuillage brun jusqu'aux pieds des cédres verts, dont le sommet de la montagne étoit couronné, il entendit une voix qui, tantôt remplissoit la vallée de ses cris perçants & dont tantôt les plaintes étouffées se distinguoient à peine du bruit du torrent. Le vieux pasteur courut aux lieux d'où partoît la voix, il vit au pied d'un rocher ; un jeune homme à demi-couché sur le sable ; ses habits étoient déchirés, ses cheveux tomboient en desordre sur son visage où les charmes de la jeunesse étoient flétris par la douleur ; on voyoit sur ses joues les traces des larmes, sa tête

tête étoit penchée sur son sein, il étoit semblable à la rose abattue & inondée par l'orage. Le riche pasteur fut touché; il aborda le jeune homme & lui dit: " O enfant de la douleur! viens dans mes bras; l'aïsse-moi presser contre mon sein l'homme qui gémit; ses peines me font soupirer." Le jeune homme leva la tête, en gardant un morne silence; il fixa pendant quelques moments le vieillard avec des yeux qui exprimoient combien il étoit étonné de trouver la bienveillance & la pitié; la seule vue du bon pasteur devoit donner de la confiance; ses yeux étoient humides & remplis de douceur & de feu, ils avoient ces regards tendres & vifs qui font toujours parler les malheureux. Le jeune homme se leva tout couvert de poussière & s'élança dans les bras du pasteur, en poussant un cri que répéterent les montagnes. " O mon pere!" disoit-il, " O mon pere!" Quand il fut un peu calmé par les discours.

cours & par les caresses du vieillard, celui-ci lui fit plusieurs questions auxquelles le jeune homme répondit ainsi :

“ C’est derrière ces grands cèdres que vous voyez sur la plus élevée de ces montagnes qu’est le hameau de Shel-Adar père de Fatmé ; la cabane de mon père n’en est pas éloignée. Je m’étois proposé pour conduire ses troupeaux, & il y avoit consenti ; il est riche le père de Fatmé, & le mien est pauvre. J’aimois Fatmé comme ma sœur, elle m’aimoit comme son frère, son père s’en est aperçu, & il a voulu me contraindre à m’éloigner du pays qu’il habitoit. Je me suis jetté à ses pieds, & je lui ai dit : O père de Fatmé, laisse-moi du moins habiter dans cette vallée ; je consens de ne plus parler à ta fille ; & accorde-moi de conduire un de tes troupeaux éloignés. — Eh bien ! il m’a refusé tout ; il m’a traité durement & je n’avois pas la force de faire un pas pour m’éloigner de sa maison. Enfin
j’ai

j'ai abandonné cette vallée que j'aimois, & vous me voyez ici livré au désespoir... mon pere est infirme, j'ai perdu ma mere, j'ai deux freres si jeunes qu'ils peuvent à peine atteindre aux branches les moins élevées des palmiers. Mon pere & mes freres recevoient leur subsistance de moi, qui recevoit tout de Shel-Adar — maintenant jugez de ma situation, ô vous dont le cœur semble accessible aux sentimens de la compassion."

" Mon fils," dit le vieillard, " allons ensemble au vallon de Shel-Adar; je t'aiderai à marcher, viens." Le jeune homme y consentit; il se traînoit à peine. Comme ils approchoient, il dit au vieillard. " Je vois Fatmé, voilà la demeure de son pere." Le vieillard entre dans la maison de Shel-Adar & lui dit.

" Une colombe d'Alep, avoit été transportée à Damas; elle y vivoit avec une colombe du pays; le maître craignit

nit que la colombe d'Alep n'emmenât quelque jour sa compagne, & il les sépara : elles cessèrent de manger le grain qu'il leur donnoit dans sa main ; elles devinrent languissantes & moururent.

“ O Shel-Adar ! ne sépare pas ceux qui ne vivent que parce qu'ils vivent ensemble. Le jeune homme que tu as éloigné de ta maison a-t-il de la vertu ? ” Shel-Adar répondit : “ Le prophète m'est témoin de ce que je vais dire : Ce qu'un lys est parmi les narcisses, ce jeune homme l'est parmi les fideles ; il surpasse tous les jeunes pasteurs par sa piété, sa bonté & sa vigilance ; mais il est pauvre. — Ah ! ” dit le vieillard, “ mes enfans & moi nous avons des troupeaux sans nombre ; je possède toute la riche vallée d'Horofa, & je puis enrichir ce jeune homme. Une partie de mes troupeaux sera demain à ta porte, si tu veux lui donner Fatmé. ” Shel-Adar promit de donner sa fille, & le vieillard se retira.

Le

Le lendemain il fit partir pour le hameau de Shel-Adar des troupeaux de brebis plus blanches que le sommet des hautes montagnes pendant l'hiver. Quelques jours après cette action, le riche & bon pasteur se mit en chemin vers les grands cedres au dessous desquels est situé le hameau de Shel-Adar. Le bon pasteur alloit sortir du bois pour entrer dans une prairie où couloit un ruisseau bordé de figuiers ; il vit assis à leur ombre Shel-Adar qui tenoit la main d'un vieillard, dont la physionomie avoit un caractère de sagesse & de gaieté. Ce vieillard regardoit souvent Shel-Adar avec des yeux pleins de joie, Shel-Adar avoit la même expression dans les siens : le bon pasteur s'arrêta pour jouir de tout ce que le spectacle doux & majestueux de la vieillesse contente peut donner de consolation. Les deux vieillards se monroient l'un à l'autre plusieurs jeunes gens, parmi lesquels étoient deux enfans qui tantôt se jouoient

jouoient sur l'herbe & tantôt venoient caresser les vieillards : ils étoient bien vêtûs : ils avoient la santé, la vivacité, l'enjouement de leur âge. Le bon pasteur entendit que ces deux enfans étoient les freres du jeune époux de Fatmé, & que le vieillard qui tenoit par la main Shel-Adar étoit leur pere. Plus près du bon pasteur à la lisiere du bois Fatmé & son époux étoient assis sur le gazon. Le bonheur étoit peint sur leur visage, & tous leur traits exprimoient la joie la plus pure & la plus douce.

Le bon pasteur regardoit tour-à-tour ces differens spectacles : puis portant ses yeux dans la prairie, il vit les nombreux troupeaux qu'il avoit donnés ; ils effaçoient en beauté ceux de Shel-adar, parmi les quels ils étoient confondus. Il voyoit ses troupeaux & il entendoit chacun de leurs conducteurs célébrer par ses chants le bonheur de ses maîtres & le sien. Alors le bon pasteur s'écria :
 “ Voici

“ Voici la première fois que je me suis estimé heureux de posséder de grandes richesses.”

Lodoïk s'arrêta un moment—“ C'est ainsi,” continua-t-il “ que le sage Elifman m'instruisoit, & il faisoit passer dans mon cœur l'amour du bien & de la vertu, plutôt qu'il ne me l'enseignoit.”

Pendant que Lodoïk parloit, l'on avoit apporté le déjeuner, & il finissoit justement l'histoire d'Elifman, lors qu'on vint avertir qu'il étoit prêt. Victor & Amédé qui avoient presqu'oubliés qu'ils étoient à jeun, tant la conversation de leur ami les avoit intéressés, se levèrent & courent au déjeuner qui étoit préparé à l'entrée du bois, à quelque distance de la Chapelle, & Madame Rosa & Lodoïk les suivent.

Victor & Amédé ont fini de déjeuner & déjà il leur tarde d'entendre de nouveau Lodoïk, “ Maman,” dit le premier, “ promettez nous que nous viendrons souvent dans cet endroit assister
au

au lever du soleil.”—Je vous le promettai, si vous le voulez, mes enfans ; mais vous avez oublié que mon plus grand plaisir est de vous procurer des récréations, & qu’il vaut mieux pour vous vous reposer entièrement sur moi du soin de les ménager : à votre age, on ignore combien il est important d’économiser les plaisirs, & vous les auriez bientôt usés, s’ils étoient remis à votre direction. Mes Enfans, l’expérience vous apprendra un jour, que le secret de jouir, est celui de savoir se priver. —La nature,” dit Lodoïk, “ nous enseigne partout cette vérité. N’est-ce pas au froid de l’hiver que nous devons une partie du plaisir que nous font éprouver les premiers baux jours du printemps ? Et l’apparence triste & mélancolique des arbres dépouillés de leurs feuilles, ne nous prépare-t-elle pas à jouir doublement de leur verdure au retour de la végétation ? Si le ciel étoit toujours serein, nous ne serions bientôt plus

plus sensibles aux charmes du beau temps, & nous désirerions que les nuages, les pluies & les vents vinssent interrompre un peu cette monotonie. Vous êtes charmés par l'aspect imposant de ces montagnes, mais si tout étoit montagne vous soupireriez bientôt après la plaine. Mes Enfans, imitons la nature, & souvenez vous que parce qu'une chose vous a intéressé, vous ne devez pas pour cela, la désirer trop souvent, car bientôt elle auroit perdu pour vous tout son charme. Maintenant que vous estes encore jeunes, si vous estes sages, vous confierez à votre maman le soin d'économiser vos plaisirs, & vous vous abandonnerez entièrement à sa conduite."—O Maman," dirent Victor & Amédé, "faites de nous tout ce qu'il vous plaira, notre confiance est sans bornes, & nous savons par expérience combien il nous est avantageux de nous reposer sur vous.—Votre bonheur,"

dit elle, "ne pourra jamais vous être plus cher qu'à moi."

Victor pria Lodoïk de lui raconter encor quelque chose de son ami Elifman, mais comme il étoit tard, & que le soleil commençoit à être chaud, on remit à un autre jour la continuation de ce sujet. Madame Rosa & Lodoïk se levèrent, & l'on s'achemine à la maison. Victor & Amédé ne manquèrent pas de s'arrêter pour considérer le convolvulus qu'ils avoient remarqué en allant; mais ayant trouvé les fleurs toutes ouvertes; "Maman," crièrent-ils, "la plante qui dormoit ce matin est éveillée."

Avant d'arriver à la maison, à l'entrée d'un chemin qui conduisoit à la ferme, Lodoïk quitta Madame Rosa pour retourner dans sa retraite. Mais avant de se séparer, ils convinrent qu'ils se retrouveroient après le dinner, comme à l'ordinaire sous le chataignier.

Les plaisirs du matin ne dérangerent point les études de Victor & d'Amédé,
&

& ils parurent au contraire s'y livrer avec plus d'intérêt. Ils employèrent si bien leur temps, qu'ils eurent plus d'une heure avant le dinner pour travailler à leurs Jardins.

Madame Rosa vint les visiter comme à l'ordinaire quelques instants avant qu'ils quittaient le travail.—“ Maman,” dit Victor, “ j'ai fait aujourd'hui une foule de découvertes ; mais je crains qu'ils ne soit trop tard, & que j'e n'aie pas le temps, d'entrer dans tous leurs détails.—Et moi,” dit Amédé, “ j'ai trouvé une foule de questions à vous faire, & de difficultés à vous proposer, mais je n'aurois pas assez de temps avant le dinner pour vous les développer.—L'un des découvertes l'autre des objections. Savez-vous, mes Enfans, que si vous n'y prenez garde, vous deviendrez biantôt des savants. Et bien, je veux aussi à mon tour vous proposer une question à résoudre.

A vous, Victor, il s'est présenté de nouvelles observations, & à vous Amédée des difficultés, que vous n'aviez pas encore appercues. — Dites moi, maintenant, le quel est dans le meilleur chemin pour arriver à la découverte des secrets de la nature. Mais ceci demande quelque temps de réflexion, la cloche du dinner sonne, remettons la discussion & la decision de toutes nos questions au premier jour ou Lodoïk passera la journée avec nous.

Après le dinner à l'heure accoutumée Madame Rosa & ses enfans se mettent en marche pour la promenade. La question de Madame Rosa occupoit nos jeunes têtes; chacun cherchoit les moyens de la résoudre en sa faveur; & pendant toute la promenade, toutes leurs observations, n'eurent pas d'autre but que de trouver de nouvelles pieces, pour appuyer chacun sa propre cause.

Ils étoient à peine au milieu de leur promenade, lors qu'ils recontrerent Lodoïk

doïk accompagné des enfans du fermier. Il avoit dirigé sa marche de ce coté, espérant trouver, Madame Rosa. Cette rencontre fut un sujet de joie des deux côtés; & les enfans qui ne formoient déjà plus qu'une seule famille, s'embrassent & se melent ensemble avec une cordialité qui charma Madame Rosa : elle prend elle-même le bras de son ami, & toute la troupe continue sa promenade.

Quel doux & intéressant spectacle pour une ame sensible! La vertu avec toute sa majesté, l'amitié avec tous ses charmes protégeant l'innocence, & la pressant pour la conduire au bonheur, avec des branches de myrte & de rose! "Lodoïk," dit Madame Rosa, "nous avons une quantité de difficultés à vous proposer, de questions à vous faire, la première fois que vous viendrez nous voir—nous étions aussi," dit Lodoïk, "sur le point d'en décider une que nous avons agitée ensemble tout en nous promenant. Il s'agissoit de savoir en quoi

consiste la vraie générosité, & pour terminer la discussion, j'allois justement raconter une histoire, où à mon avis, cette question est décidée sans réplique."

Victor & Amédé insistèrent pour l'entendre, Madame Rosa se joignit à eux, & comme il n'étoit pas tard, Lodoïk, consentit à les satisfaire. Ils quittent le chemin pour entrer dans un bois qui le borde, & s'étant tous assis, Lodoïk commença ainsi son histoire.

"Un honnête Pere de famille, chargé de biens & d'années, voulut régler d'avance sa succession entre ses trois fils, & leur partager ses biens, le fruit de ses travaux & de son industrie ; après en avoir fait trois portions égales, & avoir assigné à chacun d'eux son lot ; il me reste, ajouta-t-il, le petit patrimoine de mes Ancêtres, j'en veux point le partager, mais le transmettre à l'un de vous, tel que je l'ai reçu de mon Pere ; le hazard, ni la Supériorité d'âge ne pouvant être à mes yeux des raisons de préférence

ence, je le destine à celui qui saura le mieux le mériter par quelque action noble & généreuse ; & je vous donne trois mois pour vous mettre en état de l'obtenir. A ces mots les trois fils se séparèrent, parcoururent le monde, & reviennent au tems prescrit se rassembler dans la maison paternelle ; ils se présentent devant leur Pere, & voici ce que raconta l'Ainé. Mon Pere durant mes voyages, un Etranger, dont j'avois fait la connoissance, s'est trouvé dans des circonstances qui l'ont obligé de partir sur le champ pour des contrées lointaines, & de me confier pendant son absence toute sa fortune, il n'avoit pris de moi aucune sûreté par écrit ; il est mort pendant son éloignement, sa famille, qu'il n'avoit pas eu le tems d'avertir, ne pouvoit avoir aucune preuve, aucun indice même du dépôt ; mais je le lui ai remis fidèlement.

Le second plaida sa cause à son tour à peu près en ces termes :

Mon Pere, en traversant une forêt, je vis de loin un inconnu attaqué par des brigands & pret à perdre la vie ; craignant pour la mienne, je n'osai d'abord avancer, mais bientôt je me décidai à aller courageusement au secours de celui qu'on attaquoit, & je l'aidai à se débarrasser de ses assassins.

Enfin le dernier des trois freres prit la parole & dit :

Mon Pere, comme je sortois d'une ville, je trouvai à la porte par où je passois une grande foule qui entouroit un homme conduit par des gardes ; je demandai ce qu'il avoit fait, on me répondit, que la nuit précédente un meurtre avoit été commis dans une auberge d'un village voisin, que cette même nuit cet homme y étoit entré fort tard, qu'on le soupçonnoit d'avoir fait le mauvais coup, d'autant plus qu'il n'étoit pas du tout connu, & ne pouvoit trouver personne dans le pays qui pût répondre de ses mœurs, & qu'on alloit le jeter dans un cachot

cachot en attendant, qu'on puisse établir son crime par des preuves suffisantes. Indigné de voir, sur des soupçons si légers, trainer un homme dans une obscure prison, un mouvement de compassion me fit approcher de lui, je reconnus sur le champ mon ennemi mortel; je l'examinai attentivement, je crus remarquer dans son extérieur qu'il n'étoit pas coupable; j'offris aussitôt de témoigner en sa faveur, afin de lui procurer un meilleur traitement, jusqu'à-ce qu'on eût pris les informations nécessaires; & comme je n'étois pas mieux connu que lui & que quelques personnes me soupçonnoient déjà d'être son complice, je m'engageai à rester en ôtage pendant tout le tems qui précéderoit le jugement, & j'eus la satisfaction de voir cet homme acquitté, comme je l'esperois.

Le Pere, ayant écouté ses trois fils, répondit à l'ainé qui avoit parlé le premier: Lorsque tu as rendu fidèlement le dépôt, tu as fait, mon fils, ce que tu devois faire,

faire, mais il n'y a point de générosité dans ton action, c'est seulement un acte de justice; tu te ferois couvert de honte si tu eus été capable d'en agir autrement. Pour toi, mon second fils, qui as sauvé l'avie à un homme, au risque de perdre la tienne; il y a dans ton action tout à la fois de l'humanité & du courage, & j'y vois briller certainement quelques rayons de la vraie générosité.

Mais toi, mon troisième fils, qui as fait du bien à ton plus grand ennemi avec tant de bonne volonté & de zèle, s'écria le père avec transport, en l'embrassant tendrement, c'est toi qui as montré la générosité la plus grande & la plus vraie, c'est toi qui mérites de posséder l'héritage de nos pères, & ils s'honoreroient, s'ils pouvoient connoître ton action, d'avoir un tel successeur.

“ Trouvez-vous, mes enfans,” dit Lodoïk, “ que le père ait bien jugé, & avez-vous quelque chose à objecter contre sa décision—Rien n'est plus juste
que

que son jugement," s'écrierent les enfans, " certainement la générosité la plus vraie consiste à faire du bien à ses ennemis—Je suis charmé," dit Lodoïk, " que vous soyez de cet avis, & j'espère que vous penserez toujours de même. Mais il est bientôt l'heure de nous rendre à la ferme, nos bons amis nous y attendent." Toute la troupe se leve, se met de nouveau en marche & arrive bientôt à la ferme. Le fermier & sa femme étoient assis en dehors de la cour attendant le retour de Lodoïk; Madame Rosa s'approche d'eux & les salue avec bonté & tendresse: la fermière embrasse Victor & Amédé; tout le monde s'assied, & Lodoïk commence ainsi :

" Ce que je vous ai dit ces jours passés, mes enfans, seroit presque suffisant pour vous rendre heureux, si vous pouviez vivre pour vous seuls. Mais le monde n'a pas été fait pour vous seuls, & si vous désirez d'être heureux, les autres veulent l'être aussi. Cependant ces

hommes avec lesquels vous devez vivre ne sont pas toujours bons & sages, en un mot ce sont des hommes. Il faut donc apprendre ce qu'il faut faire pour vivre en sûreté & heureux parmi eux, & pour qu'ils désirerent eux-mêmes de contribuer à votre bonheur.

“ Il a été un tems, mes enfans, où l'on ne connoissoit ni Magistrats, ni Rois ; chacun vivoit comme il vouloit, chacun cherchoit à se rendre seul aussi heureux qu'il le pouvoit ; mais les hommes étoient bien loin d'être heureux dans cet état de confusion, c'étoit un choc continuel d'intérêt, parce que chacun ne pensoit qu'à soi & qu'on ne songeoit point à secourir les autres : Cependant il y a dans le cours de la vie mille choses qu'un homme ne sauroit exécuter tout seul ; par exemple, qui de vous pourroit se bâtir seul une maison, faire ses habits, préparer ses alimens & se défendre enfin lorsque quelqu'un plus fort voudroit lui faire du mal ? Dans
ces

ces tems de desordre, c'étoit toujours le plus fort qui faisoit la loi ; & il exercoit sa puissance en pillant les propriétés des foibles, en les dépouillant de leurs biens, les chassant de leurs maisons, & souvent en les asservissant. C'est ainsi que vivoient alors les hommes, jamais ils ne jouissoient d'un moment de sécurité, & souvent celui qui venoit de ramasser un grand butin par le pillage, en étoit bientôt dépouillé par un plus fort qui l'attaquoit.

“ Enfin quelques hommes sages & vertueux se réunirent & convinrent de se donner mutuellement du secours. Mais comme ils étoient souvent d'avis différens, & qu'il se passoit un long tems en délibérations, les méchans avoient le plus souvent le dessus, & ils s'étoient déjà rendus maîtres de leurs biens, avant qu'ils se fussent réunis pour les empêcher.

“ Alors les honnêtes gens, qui s'étoient confédérés, imaginèrent, pour se défendre, de choisir parmi eux un chef auquel

quel ils feroient obligés d'obéir quand il leur commanderoit quelque chose pour le bien de la société. Ils réglèrent que chacun contribueroit à son entretien, afin qu'il pût veiller en repos à la sûreté de tous & au bonheur commun.

“ Ce chef étoit donc sans-cesse occupé à empêcher que les méchans ne fissent du mal à quelques membres de la société ; & aussi-tôt qu'il y avoit quelque danger, il donnoit un signal, & tous accouroient pour s'opposer à l'ennemi. Si quelqu'un manquoit de venir, quoiqu'il eût pu le faire, les autres le bannissoient de la société, car, disoient-ils, si l'ennemi t'avoit attaqué, nous aurions tous été obligés en vertu de nos promesses, de t'aller secourir, parce que nous croyions que tu aurois fait de même pour nous ; puisque tu ne veux pas venir nous défendre, nous ne te défendrons plus.

“ Cela dura quelque tems ainsi ; mais quantité de ces honnêtes gens qui s'étoient

s'étoient ainsi ligués sous la conduite d'un seul, se corrompirent, & quelques uns d'entr'eux aimèrent mieux vivre de brigandage que de leur travail. Lorsqu'un d'eux commença à attenter à la propriété de son voisin, tous s'y opposèrent & se mirent en devoir de défendre celui qui étoit attaqué : Mais il arrivoit souvent que l'agresseur avoit aussi ses partisans, chacun alors soutenoit son parti & la société retomboit dans la confusion & le trouble. Les honnêtes gens après de mûres réflexions convinrent que le chef seul jugeroit si quelqu'un avoit véritablement fait tort à un autre, & que quand il auroit prononcé, non seulement personne n'oseroit prendre la défense du condamné, mais que toute la société seroit obligée de prêter au chef main forte contre lui, s'il refusoit de réparer son tort.

“ Vous imaginez facilement que le chef ne fut pas long tems en état de remplir seul cette charge. Il choisit donc

donc quelques uns des plus intelligens qu'il chargea du soin d'examiner les différens, & de les juger en son nom. Voilà, mes chers enfans, l'origine de la justice & de la Magistrature.

“ Mais parmi ces Magistrats il se trouva souvent des hommes peu éclairés, ou qui, d'une conscience peu délicate, jugeoient suivant leurs intérêts particuliers, ou leur partialité; le chef s'en étant apperçu, prescrivit à tous la maniere de juger, & de là nâquirent les loix.

“ Par ces loix on regla aussi ce que chacun devoit faire & ne pas faire; réglement bien utile, car les plus honnêtes gens eux-mêmes peuvent ignorer dans bien des cas, ce qui est vraiment avantageux à la société. Si chacun avoit le droit d'en juger, qu'arriveroit-il? Plusieurs prendroient pour l'intérêt de la société l'intérêt de leurs passions, & tout retomberoit bientôt dans la confusion primitive.

C'est

C'est ainsi que nous avons vu une des grandes nations de l'Europe, pour s'être laissée aveugler sur ces vérités, marcher à grands pas vers la barbarie, à travers le cahos de l'anarchie, c'est à dire du desordre & du trouble.

“ Il s'étoit formé aussi dans divers pays d'autres sociétés, mais dont plusieurs étoient sans lumières & sans mœurs : Ces sociétés grossières croyoient quelquefois pouvoir se rendre heureuses en attaquant les autres & leur enlevant leurs biens ; ce qui troubla souvent le repos des bonnes sociétés ; elles étoient obliges d'abandonner leurs occupations & généralement tout pour se défendre, & souvent surprises par l'ennemi au milieu de leurs travaux, elles se trouvoient hors d'état de faire la moindre résistance : C'est pourquoi on imagina de régler qu'une partie de la société n'auroit d'autre occupation que de la défendre. Telle est l'origine de l'état militaire : ceux qui l'embrassèrent n'eurent

rent pas le tems de cultiver leurs champs, ni de s'occuper d'aucun travail particulier; & cependant ils étoient utiles à la société; il fut donc arrêté que tous les autres contribueroient, chacun d'une partie de son gain & de sa fortune, pour leur entretien. Ainsi en s'imposant une petite privation, ils s'assurèrent de pouvoir vivre en paix & en sécurité, & de ne plus être, comme auparavant, exposés à abandonner leurs travaux pour se défendre eux-mêmes.

“ Vous savez à présent ce qui a donné naissance aux Rois, aux Princes, aux Magistrats, aux Loix, à l'état militaire & enfin aux impôts; & vous comprenez combien il est de notre intérêt de concourir de toutes nos forces & de tous nos moyens au soutien de ces établissemens, puis que c'est à eux que nous devons de ne pas vivre dans une situation plus misérable que celle des animaux sauvages qui errent dans les forêts.

“ Vous

“ Vous comprenez aussi, mes amis, par ce que je viens de vous dire que l'obéissance à votre souverain, & aux loix de votre pays est un devoir indispensable, puis que c'est sur cette obéissance que reposent la sûreté & le bonheur de la société, & de tous ceux qui la composent; ne vous laissez donc pas séduire, quand vous serez plus âgés, par ceux qui murmurent contre les autorités & les loix, & qui sont toujours prêts à critiquer & à blâmer les gouvernemens.

“ Ces Princes, ces Magistrats, qui semblent d'abord n'être occupés qu'à faire exécuter leurs voloutés par ceux qui leur sont soumis, sont occupés en effet à entretenir dans la société, l'ordre & la paix; ce sont eux qui, par leur pouvoir, surveillent & arrêtent les entreprises des méchans, conservent à chacun la possession de ce qui lui appartient, établissent des écoles publiques où

où la jeunesse peut aller s'instruire, élevent des maisons de secours où les infirmes & les vieillards trouvent un asyle contre la foiblesse & la misere; & lorsqu'on s'imagine qu'ils ne pensent qu'à commander & déployer leur puissance, ils veillent sans-cesse au bien général, & à l'abris de leur administration l'honnête-homme peut dormir tranquille. Reconnoissans des biens qu'ils nous procurent, nous nous garderons de les troubler dans leurs desseins, nous nous empresserons d'obeir aux loix qu'ils ont établies, nous excuserons leurs erreurs, nous les supporterons dans leurs défauts; car ils ne seront jamais parfaits, il faut bien se le dire; malgre leur élévation, ils resteront toujours des hommes, c'est-à-dire des êtres bornés dans leur intelligence, & foibles contre leurs passions; leur élévation même augmente leur foiblesse, en les exposant à de nouvelles tentations, en les environnant de tant

de tant de personnes qui cherchent sans-
 cesse à les flatter pour profiter de leur
 crédit ou de leurs richesses. Mais,
 malgré les fautes qu'ils peuvent com-
 mettre, malgré les torts qu'ils peuvent
 avoir à nos yeux, il sera toujours vrai
 que c'est-à eux que la société doit
 l'ordre & le calme dont elle jouit, &
 que sans eux elle retomberoit bientôt,
 comme je vous l'ai déjà montré, mes
 chers amis, dans le desordre & la con-
 fusion où elle s'est trouvée dans le com-
 mencement, & dont elle n'est sortie
 qu'on établissant des supérieurs pour la
 gouverner & la conduire. Ecoutez,
 mes enfans, une fable à ce sujet.

“ Les différentes parties du corps
 humain se revolterent un jour contre
 l'estomac, lassés, disoient-elles, de le
 voir profiter lui seul de leurs travaux &
 demeurer dans une tranquille indolence
 sans rien faire pour leur être utile; pour
 quoi, s'écrierent les pieds, le supporte-
 rions

rions nous plus longtems, & aurions-nous toujours cette même docilité à le conduire partout où il l'exige; il ne fait rien pour nous, nous ne voulons dès ce moment plus rien faire pour lui: les mains à leur tour disoient: pourquoi faut-il que nous soyons sans-cesse occupées à lui procurer les choses qu'il désire; la bouche murmuroit & disoit: je serois bien folle de toujours mâcher les alimens pour l'estomac qui les digere tout à son aise; les yeux trouvoient aussi fort singulier de veiller seuls pour lui; ainsi parlerent tous les membres, & tous se refuserent à le servir. Qu'arriva-t-il? dès que les pieds ne voulurent plus marcher, que les mains ne voulurent plus travailler, que la bouche ne voulut plus mâcher les alimens, ni les yeux voir, l'estomac, il est vrai, privé de leurs secours, tomba dans une grande défaillance, mais toutes les parties du corps revoltées contre lui commencerent aussi à languir & à dépérir peu à peu; & elles

elles reconnurent bientôt que cet estomac qui sembloit profiter seul du fruit de leurs peines, leur communiquoit réellement & sans qu'elles s'en apperçussent une partie de sa force, & la faisoit servir à entretenir leur vigueur."

Tout le monde avoit écouté avec intérêt Lodoïk, qui reprit : " C'est ainsi, que quoique nous ne nous en apercevions pas toujours, nous profitons nous-mêmes du bien que nous faisons aux autres; comme une partie du mal dont nous sommes la cause retombe aussi sur notre tête. Nous sommes tous membres de la société, & nous avons tous une fonction à remplir. Si chacun donc reste à sa place, fait son devoir, tout est dans l'ordre, tout va bien, & tout est heureux, comme dans un corps sain & bien portant. Mais, au contraire, si les uns envient l'emploi des autres, si au lieu de remplir les fonctions dont nous sommes chargés, nous nous occupons à blâmer les autres, à critiquer leur

leur conduite & à chercher à les renverser pour nous affoir à leur place, l'ordre est détruit, & la société s'avance vers sa dissolution à pas plus ou moins rapides. Le bon citoyen est donc celui qui assez éclairé pour savoir que son intérêt particulier est lié étroitement avec l'intérêt général ne s'isole point & ne sacrifie jamais le bien public à son utilité particulière.

“ Mais, mes enfans, le plus sûr moyen de devenir un jour un bon citoyen, c'est de commencer par être un homme bon. Que pourra espérer la société de celui qui a commencé par manquer aux devoirs les plus sacrés de la nature, d'un mauvais fils, d'un pere dénaturé, d'un homme ingrat? Mes enfans, j'ai fait souvent la remarque que ceux que avoient rendu le plus de services à leur patrie, avoient été ordinairement remarquables par leur piété filiale; je veux vous raconter à ce sujet, pour terminer cet entretien, un trait
bien

bien frappant & bien caractéristique d'un homme que fut dans la suite renommé dans sa patrie, pour son amour du bien public & son désintéressement.

“ Un officier Prussien, après avoir séjourné quelque tems à Ulm en Souabe, pour y faire des recrues, étoit sur le point de partir pour rejoindre son régiment. La veille du jour où il devoit se mettre en route, il se présenta à lui un jeune-homme bien fait, qui demandoit à s'enrôler ; il avoit l'air d'être bien élevé, mais il trembloit de tous ses membres en l'abordant ; “ que craignez-vous,” lui dit l'officier qui remarqua son agitation?—“ que vous me refusiez,” répondit le jeune homme, “ & que le prix que je vous demanderai pour mon engagement ne vous paroisse trop considérable.” En disant ces paroles les larmes lui ceuloient des yeux. “ Hé ! combien voulez-vous donc ? ” demanda l'officier.—“ La plus pressante nécessité m'oblige à vous demander cent florins,

VOL. IV. D & je

& je suis le plus malheureux des hommes si vous me les refusez—Cent florins,” reprit l’officier, “ c’est en effet beaucoup, mais vous me plaisez, je consens à vous les donner, les voilà, nous partons demain.” Le jeune homme, plein de joie, sort avec ses cent florins pour aller à ce qu’il dit mettre ordre à quelques affaires. L’officier qui avoit remarqué quelque chose d’extraordinaire dans tout cela, eut la curiosité de le suivre de loin; il le vit courir de toutes ses forces à la prison de la ville où il frappe à la porte & entre; l’officier double le pas & arrive à la porte de la prison, il entend le jeune homme qui dit au géolier. “ Voilà l’argent pour lequel mon pere est détenu prisonnier, je le dépose entre vos mains, menez—moi vite à lui, que je lui annonce sa délivrance. Le géolier le conduit, & l’officier les suit: Quel spectacle! Il voit le jeune homme dans les bras de son pere, vieillard respectable qui le pressoit
contre

contre son cœur & l'arrosait de ses larmes, sans proférer une parole. L'officier ne peut résister à une scène si touchante, il s'approche d'eux & dit au vieillard : " Tranquillisez-vous, je ne vous priverai pas d'un si digne fils; souffrez que j'aie part au mérite de son action; il est libre, & je ne regrette pas la somme dont il a fait un si noble usage." Le père & le fils se jettent à ses pieds, & celui-ci refuse pendant quelque temps d'accepter sa liberté; mais le généreux officier persista à vouloir qu'il resta auprès de son père, & il les accompagna tous deux hors de la prison.

" Je vous demande, mes enfans," continua Lodoïk, " si un pareil fils pouvoit être un mauvais citoyen." Ici Lodoïk se tut, tout le monde se leva, Lodoïk prend congé de Madame Rosa & lui promet d'aller déjeuner chez elle le lendemain.



LODOWICK;
OR,
LESSONS OF MORALITY
FOR THE
AMUSEMENT AND INSTRUCTION
OF
YOUTH.

RODDWICK;
OF
LESSONS OF MORALITY
FOR THE
ADOLESCENT AND YOUTHFUL
OF
YOUTH.

